
CORRIGÉ

Quel est le véritable génie de la photographie ?

La photogénie désigne une qualité esthétique indéfinissable qui gratifie indistinctement les images fixes ou cinématographiques, et ne doit donc rien à l'animation.

Elle ne dépend pas davantage d'une intervention artistique : même produites par un automate insensible, les photographies font surgir immédiatement la présence des êtres représentés. Cet effet explique leur omniprésence dans l'histoire familiale, et le culte des défunts, où elles remplacent les antiques figurines rituelles.

Comme le rabâche la voix populaire, la photographie est donc souvenir, au sens fort de résurrection. Elle illustre l'exceptionnel, les grands événements familiaux. Elle régit surtout le tourisme, qui consiste à parcourir bien loin des sites analogues à ceux qu'on ignore près de chez soi, pour capturer des images stéréotypées, évanescents résidus d'une réalité abolie au moment d'être vécue, évaporée en intemporel, en exotisme onirique ou suranné.

La photographie constitue aussi un vecteur de possession des êtres. L'échange de portraits entre amoureux en témoigne, et diverses pratiques occultes lui supposent un pouvoir de substitution : voyants, thaumaturges ou même envoûteurs agissent sur une image du patient tenue pour sa personne ; tout comme la surimpression prétend faire voir des esprits captifs. Ainsi le preneur d'images est souvent soupçonné de maléfice ou de larcin, parfois frappé d'interdiction : phobies originelles que rappelle et conjure la formule du « petit oiseau ».

Mais le vrai génie de la photographie, transcendant toute fonction affective ou documentaire, voire la chimie qui la révèle, est de réfléchir les représentations du sujet qui la contemple.

250 mots

RAPPORT

On compte 1907 mots dans le texte d'Edgar Morin, à peine plus court que le sujet de la précédente session. Il propose une analyse des contenus implicites de la photographie, dans un passage saturé de charme passéiste, qui sent bon les appareils de noble facture, le noir et blanc, et les laboratoires d'amateurs. Les arguments sont séduisants (même si depuis cinquante ans ils ont été passablement érodés par le plagiat). Le thème retenu est abordable et capable de retenir l'intérêt des tous les étudiants, quelle que soit leur filière de formation.

La véritable difficulté réside dans la double articulation du message : derrière une description de différents modes et usages de la photographie, abordés de manière successive (les portraits de famille, les souvenirs de voyages, l'image de l'être aimé, la « photomancie »

etc.), se développe une approche subtile (et ironique) de son essence, à partir du concept flou de photogénie, qui convoque tour à tour diverses clés d'interprétation (culte, souvenir, stéréotype, fétiche, magie, [al-]chimie), avant de les débouter toutes afin de retenir la thèse du miroir de la subjectivité.

Ces conditions expliquent la plupart des défauts récurrents constatés à la lecture des copies de la session. Si elles présentent souvent une structure visible, il est rare que celle-ci soit dirigée par une articulation soignée des idées, et on déplore au contraire nombre d'énumérations plus ou moins complètes des emplois de la photographie.

L'introduction ne contient pas souvent le concept de photogénie, et quand il y figure il est rare qu'il soit reconnu comme point de départ de la problématique, ce qui est totalement avéré dans les cas rarissimes où on le retrouve à l'arrivée de la réflexion. Par ailleurs, à ce point du résumé, trop de candidats s'embrouillent dans la comparaison entre photographie inerte et cinéma, au point que le contresens le plus fréquent est d'énoncer que seule la première possède la photogénie, par opposition au second, ce qui est manifestement faux. Et surgit aussitôt une autre occasion de trébucher, quand l'auteur rappelle que ni la production chimique d'une photographie, ni l'impersonnalité de la prise de vue, ne font obstacle à la photogénie : « le simple procédé chimique suscite le sentiment » !

Vient ensuite l'évocation de la présence des photographies dans les maisons et leur rôle ainsi attesté dans la conservation du patrimoine familial voire une persistance très atténuée du culte domestique. Sur ce passage qui peut être traité avec une concision raisonnable, combien de maladroits n'ont-ils pas trébuché ? A commencer par les infortunés qui ont confondu le culte des morts avec celui de la mort, peut-être égarés par le vague souvenir de quelque secte gothique.

Ce fut le moment déjà pour quelques-uns de jeter l'éponge à la perspective d'une longue et subtile analyse des paradoxes du comportement touristique, fort utile pourtant à qui voulait faire comprendre la force de conviction trompeuse du monde virtuel (autre « génie ») recréé au moyen d'une collecte de clichés. De là à soutenir qu'« on voyage désormais caché sous l'objectif », il y a un fossé que fort peu heureusement ont osé franchir.

Pour d'autres, persuadés que le texte additionne des notations qui se valent toutes, le résumé consiste à survoler le paysage en successives propositions analogiques : « La photo suit l'homme quand celui-ci sort de sa routine, sauf pour les deuils. On la retrouve dans les unions amoureuses comme l'adoration de l'autre. Le mystique s'est également emparé de la photographie tel un élément occulte ». L'occultisme (quelquefois défiguré en oculisme) est littéralement dans tous ses états à lire les résumés de nos candidats : activités psychiques, mystiques, métaphysiques et même religieuses, et puisque « la photographie a éveillé des craintes à la source de cultes ésotériques » et que « la photographie au départ était considérée comme une science occulte », il ne faut accuser personne d'autre que Daguerre et Nicéphore Niepce d'avoir fomenté les croyances aux envoûtements et aux fantômes... Telles sont les inconséquences grossières qui se sont donné libre cours lorsque tout contrôle intellectuel était perdu.

D'autant plus grand apparaît alors le mérite des étudiants compétents et organisés qui ont été capables de saisir les dérives, loin de s'y livrer, et de rendre compte avec raison, encore, des manifestations de phobie envers la photographie, avant de suivre l'auteur dans sa conversion à l'interprétation anthropocentrique du phénomène, qui constitue le rebondissement final du parcours, et replace la photogénie dans le regard du spectateur, ce qui ne signifie tout de même pas que « les photographies sont des vues de l'esprit » ni que « nous pouvons y voir ce que nous voulons ».

Les titres proposés par les candidats reflètent couramment une approche du texte qui ne se signale pas par la rigueur mais se contente d'un aperçu fugitif en énonçant un sujet générique : les fonctions, les pouvoirs, le mystère de la photographie. Dans la ligne des constatations précédentes, la photogénie n'apparaît guère dans les titres. En voici un florilège. Quelques solutions barbares : l'anthropophisation de la photographie ; les multiformes de la photographie ; la philogénie, un curieux phénomène. Des aberrations : La photo comme nouvelle providence ; la photo, reflet de l'internationalité humaine. Rarement, un souvenir littéraire : La photographie dans tous ses états. Celui-ci était de bon goût, voici le mauvais : Photo, ma belle photo, dis-moi si je suis la plus belle... Dans le meilleur des cas, une question pertinente : Que peut-on voir derrière l'image photographique ? ou bien une alternative : Merveilles et subterfuges de la photographie. Appréciée, l'anticipation du résultat : La photographie, lieu de projection de notre intériorité ; Ce que révèle la photographie.

Avec cela, le lexique abstrait et difficile à contourner oppose une sérieuse résistance à la reformulation, ce qui incite à valoriser d'autant plus les efforts consentis par des candidats pour présenter une rédaction autonome. Au moins pouvait-on espérer qu'ils évitent les solutions de facilité, comme la reprise de la pile de présence (laquelle valait après tout mieux que la compilation...), la présence de l'absence, qui reviennent d'une copie à l'autre et ne révèlent rien d'autre que l'incompréhension des mêmes formules.

On a lourdement insisté, dans les annales 2010, sur les exigences de l'épreuve en matière d'expression, et aussi rectifié un grand nombre d'erreurs : il est malheureux de constater qu'on pourrait recommencer maintenant. Les mêmes fautes se retrouvent, heureusement dans un faible nombre de copies, dont les auteurs auraient mieux fait de lire les recommandations antérieures. C'est en tout cas ce qu'on peut conseiller aux futurs candidats. Si chaque session apporte son lot de fautes inédites, c'est un peu en raison des sujets qui se succèdent. On a donc relevé cette fois-ci quelques nouveaux barbarismes : présentifier et la présenciation, à quoi s'opposent thématiquement la surranéité et l'éternalité (qui relève de l'éternalisation). La photogénie a suscité des clones : photogénisme et photogénéité. Rien à voir avec la fantomalité. Plus classique, la confusion ontologique entre le mythe, le mystique et la mystification a occasionné d'innombrables faux-sens, contresens et néologismes. On peut aussi simplifier la formation des mots, en appelant fixe ce qui fixe ou possesseur celui qui possède. Après cela, c'est à peine si l'on ose dramatiser les clichés et les trophets, les absences et les empruntes, les susceptibles et même les pelicules, qui décoorent tant de copies.

Pour finir sur une note plus optimiste, on reconnaîtra les efforts de présentation et de rédaction qui démontrent que la majorité des candidats abordent l'épreuve avec compétence et application, tandis qu'une large minorité produit un travail exempt de toute faute de français.

■ Résultats

Notes	0 à 3	4 à 7	8 à 11	12 à 15	16 à 20	Moyenne
2007 :	4,1%	18,1%	38,3%	29,2%	10,3%	10,41
2008 :	4,5%	19,3%	36,9%	28,5%	10,8%	10,36
2009 :	4,2%	17,4%	39,4%	29,9%	10,1%	10,42
2010 :	4,1%	17,9%	38,6%	28,4%	11,0%	10,45
2011 :	4,1%	17,4%	39%	28,9%	10,6%	10,42

Depuis 2007, la moyenne de l'épreuve varie dans une fourchette d'un dixième de point, et l'écart-type est toujours très proche de 4. La note 20 a été attribuée 27 fois, les notes 19 et 18, 205 fois, l'ensemble distinguant un candidat sur trente. A l'autre extrémité de l'échelle de notation, 44 zéros (soit 60% de plus qu'en 2010) sanctionnent l'infraction rédhibitoire à l'impératif du format. Les dépassements importants sont encore la cause principale des 1 et des 2, plus de 150, et ils interviennent pour une part notable des scores inférieurs à 7. Au total, trop de copies sont prises en flagrant délit de négligence pour le décompte des mots et l'observation des règles. On n'a pas fini de progresser là-dessus.

Comme d'habitude, les correcteurs n'ont rien cédé sur le front de l'expression française, suivant toujours en cela la volonté des Ecoles partenaires. La proportion de candidats qui franchissent la ligne rouge (5 fautes ou plus, dans une rédaction de 250 mots) ne se réduit pas de façon significative. Certes variable selon les lots corrigés, elle dépasse parfois une copie sur cinq !

Le résumé de texte est un exercice captivant qui réclame, outre un minimum de culture générale, des connaissances linguistiques et rhétoriques de niveau supérieur, et un savoir-faire acquis par l'entraînement régulier en classe préparatoire, dans toutes les filières. C'est une concurrence équitable pour conquérir une place dans les excellentes écoles de la Banque Ecricome.